

Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]

Autor(en): **Assollant, Alfred**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **1 (1863)**

Heft 24

PDF erstellt am: **24.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-176624>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Propriétaires et locataires.

Il y a deux partis qui, depuis que le monde est monde, sont dans un état de guerre permanent ; les nations ne consignent dans l'histoire que les batailles qu'elles se livrent avec grand fracas et en répandant des flots de sang, mais il n'est nulle part fait mention de ces luttes sourdes, acharnées, où coulent des torrents de bile et que se livrent propriétaires et locataires. Parmi ceux-ci et ceux-là on rencontre bien aussi des divisions intestines, mais les uns et les autres sont d'un accord touchant lorsqu'il s'agit du parti opposé. « Ne nous parlez pas des propriétaires ! » disent les locataires. « Qu'on est malheureux d'avoir des locataires, » répondent les premiers... Voilà ce qu'on entend partout.

Dire à qui sont les torts exclusivement est impossible, mais assurer qu'il s'en trouve des deux côtés, c'est rester dans le vrai absolu. En dehors des prétentions souvent ridicules des uns et des autres, il y a un point capital qui a été et restera le grand cheval de bataille dans les questions de ce genre, c'est l'article *réparations*.

Règle générale. Les propriétaires n'aiment pas entendre parler, et pour cause... Ils devinent, ils

sentent venir la demande du locataire et distinguent dans la physionomie de ce dernier les cheminées qui fument, les portes qui ne ferment pas, les plafonds à blanchir, les papiers à changer, etc., etc. Dans ce cas, les uns se dérobent habilement et, prenant leur ton le plus gracieux, parviennent à détourner le coup pour une fois encore ; les autres prennent les devants et attaquent les premiers pour n'avoir pas à se défendre ; ils adressent des reproches au locataire sur mille petits faits dont les conséquences deviennent aussitôt de la dernière gravité pour la maison. Et voilà la guerre allumée.

Il n'y aurait qu'un moyen, malheureusement impossible, pour contenter chacun à tout jamais. Ce serait, pour les propriétaires, de recevoir de bons loyers sans avoir l'ennui des locataires, et pour ceux-ci, de suivre le conseil de M. *Vautour* dans je ne sais plus quel vau-deville :

« Quand on ne { veut, } monsieur, payer son terme,
 { peut, }

» Il faut avoir une maison à soi. »

Comme il arrive souvent que les pires maîtres sont ceux qui ont été longtemps serviteurs, il arrive aussi que ce sont les locataires longtemps opprimés qui deviennent tyrans à leur tour.

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

Il arriva ainsi au Scioto. Au delà étaient la forêt et la liberté. n'hésita point et se jeta à la nage dans la rivière. Le courant n'est pas très-rapide, mais l'eau est profonde, et Bussy, blesé, embarrassé d'ailleurs par ses habits, eut grand-peine à gagner l'autre rive. Heureusement la ville n'a pas de pont sur le Scioto. Quelques-uns de ses ennemis, plus animés que les autres, voulurent le poursuivre et passer la rivière en bateau ; mais le vieux Butterfly ne fut pas de cet avis : il déclara qu'il pensait comme César, qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui se retire. Cette sage maxime fut généralement goûtée, et Bussy continua paisiblement sa route.

Tout en maudissant sa destinée et la famille Butterfly, il s'était enfoncé dans la forêt, et marchait au hasard vers le nord. La nuit approchait, il n'y avait pas de chemin tracé ; il fut forcé de s'arrêter sous un arbre, près d'une source d'eau claire. Il but et lava ses blessures. Il avait grand-faim, mais ce n'était pas le moment de dîner. Il amassa du bois sec, y mit le feu et s'endormit tranquillement. Le lendemain, au point du jour, il s'éveilla, et continua sa route. Un heureux hasard le conduisit vers une ferme isolée, où des fermiers allemands lui donnèrent l'hospitalité. Par un bonheur plus grand encore, il avait conservé son portefeuille en fuyant. Grâce à ce vil métal, qui a plus de puissance que le génie et la vertu, il gagna promptement le *Ohio and Erie railroad* et les chutes du Niagara. De là, il descendit le lac Ontario et le fleuve Saint-Laurent jusqu'à Montréal, où son ami Roquebrune fut fort étonné de le revoir sitôt.

Cependant, lorsque Bussy eut raconté son aventure et ses projets de vengeance, le Canadien lui dit :

« Mon cher cousin, tu as fort bien fait d'agir ainsi. Un Français

O vous, qui cherchez un appartement pour vous et votre famille, souhaitez que votre mauvaise étoile ne vous fasse recourir à l'un de ces récents émancipés; s'il osait vous demander un loyer à payer sa maison en quelques années, il le ferait sans sourciller, mais ce que lui seul osera, c'est de vous faire des conditions dans ce genre-ci : D'abord pas d'enfants, — tant pis si vous êtes jeunes mariés, — pas de chiens, pas de chats, pas trop de pianos, pas de réunions d'amis, etc., etc.

Ce sujet me remet en mémoire une anecdote véridique, comme elles le sont toutes, d'ailleurs. L'action est à Paris.

M. A***, pressé de se loger, loue un petit appartement fort beau et fort cher sur un des boulevards les plus fréquentés; le bail était long, M. Z***, le propriétaire, ne l'entendait pas autrement, et les conditions restrictives nombreuses. Mais le plus fort de la chose, le locataire dérogeant aux conditions souscrites, M. Z*** avait le droit de lui signifier un congé avec celui d'exiger une indemnité pour rupture de bail. — Au bout d'un certain temps, M. A*** trouve ailleurs ce qui lui convient à tous égards, mais impossible de sortir sans payer l'indemnité; il prend son bail, lit et relit le malheureux paragraphe qui le gêne, se frappe le front et sort glorieux comme un avocat sûr de gagner sa première cause. A deux jours de là, sa domestique vient lui annoncer M. Z***, son propriétaire, qui désire avoir un entretien avec lui. M. A*** se lève avec empressement et reçoit le maître de la maison de la façon la plus courtoise...

— Monsieur, dit ce dernier, je me vois forcé de venir vous demander des explications au sujet des bruits insolites que j'entends dans mon immeuble et qui, d'après l'avis des autres locataires, prennent leur source chez vous, c'est-à-dire dans l'appartement que je vous ai loué.

— Je ne sais de quels bruits vous voulez parler.

Dans cet instant, on entendit une sorte de mugissement dans la chambre voisine.

— Qu'est-ce que cela? s'écria le malheureux Z***, en devenant rouge, vert et bleu.

ne doit pas reculer; il faut qu'il aborde l'ennemi militairement, à la baïonnette, comme faisaient nos pères. La baïonnette n'a pas réussi; eh bien! c'est un malheur réparable. Vous jouez, Butterfly et toi, une partie dont l'enjeu est d'un million. Butterfly a la première manche, et cela est juste, car il est plus expérimenté que toi; mais tu auras ta revanche, et la *belle*, je te le garantis. Ce coquin de *Yankee* sera mystifié à son tour, ou le diable m'emporte! En attendant, reste ici, guéris-toi et compte sur moi.

Bussy le remercia avec effusion, et devint son hôte. La belle Valentine vint à son tour et écouta son histoire avec une émotion qui fit palpiter le cœur de notre héros. C'était la plus aimable Canadienne qu'on eût jamais vue au Canada, où les femmes sont si belles; elle avait une douceur et une gaieté charmantes; ses yeux, d'une expression modeste et réservée, avaient cette expression à laquelle rien ne résiste. Elle écoutait comme on parle. Ses manières étaient simples, une dignité naturelle éloignait toute idée de familiarité. Au bout de quelques jours, Bussy ne songeait ni au Scioto, ni à la famille Butterfly, ni à sa ven-

— Cela, répond A*** de l'air le plus naturel du monde, c'est le veau.

— Le veau!!!

— Hé! oui, le veau, mon veau favori, le veau qui me tient compagnie, qui me remplace les enfants, les chiens, les chats, qui me sont défendus. On ne peut pas vivre seul, que diable! et dans mon bail il n'est pas question de veaux!

— Un veau!!!

— Venez le voir, il est si gentil, venez, je suis sûr que vous serez bientôt bons amis.

Le reste se devine. M. A*** sortit quand il voulut et sans indemnité; quant à M. Z***, on dit que la leçon lui a profité, et qu'il est devenu propriétaire raisonnable.

H. R.

Les amours à distance.

On compte bien des manières d'aimer, qui toutes paraissent avoir le même but: la possession.

Il y a cependant des gens qui aiment sans viser à ce but; ce sont ceux qui aiment à distance. C'est une classe nombreuse et bien originale dans ses voluptés.

Cette classe se subdivise elle-même à l'infini. Nous avons d'abord le *faiseur d'œil*. Celui-ci n'a pas de prétention positive et précise; il promène sur toutes les femmes son regard de vautour amoureux; sa prunelle s'abaisse, se relève, comme le soufflet d'un accordéon. Pourtant aucune femme n'est le point de mire de cette fusillade de regards. C'est au sexe entier qu'il en veut. Il *fait l'œil*, et voilà tout. Il aime à distance, et se contente de l'idée qu'on lui trouve de beaux yeux.

L'homme à *belle prestance* procède par d'autres moyens. Il fait l'indifférent, le myope, le distrait, ne regarde personne et emprunte tous ses efforts à son torse, toujours bardé d'une cravate à gros nœuds et d'un gilet bien étudié.

Tandis que dans le monde les amoureux positifs se faufilent dans les groupes de femmes, parlent à voix basse, se font donner des petites fleurs, des coups d'éventail et ramassent des mouchoirs, les amoureux à

geance; il ne songeait plus qu'à Valentine. Cependant il n'osait déclarer son amour. Défieez-vous de ceux qui expliquent trop bien leur souffrance, ceux-là n'ont jamais aimé. Bussy fut embarrassé pour la première fois. D'ailleurs Valentine était riche, et il était ruiné. Il craignait l'odieux soupçon qui pèse toujours sur le pauvre; il garda le silence. Enfin, ses blessures étant guéries, il partit avec Roquebrune pour Scioto-Town. Le voyage dura plusieurs jours, et les deux amis se désennuyèrent en parlant philosophie.

Les deux voyageurs arrivèrent à l'entrée de la nuit dans Scioto-Town. Il allèrent se loger dans une maison écartée, à quelque distance de la ville, afin que personne ne pût reconnaître Bus-y. Son ami, sans prendre de repos, alla tout droit rendre visite à Samuel Butterfly.

Ce jour-là, Samuel était tranquillement assis au coin du feu, et alignait avec une satisfaction visible des colonnes de chiffres. Il venait de terminer son inventaire.

(La suite prochainement.)